

PORTRAIT

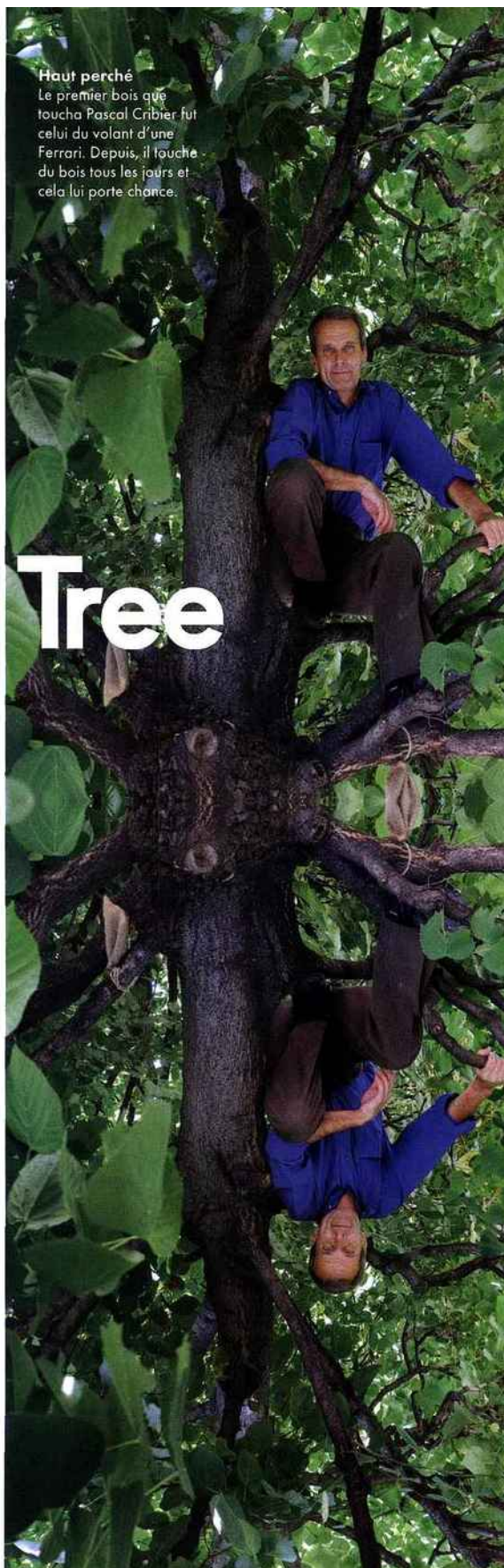
PASCAL CRIBIER

Docteur Tree

Architecte de formation et paysagiste atypique, Pascal Cribier sait tout des arbres et des saisons. Paradoxal et passionné, il est contre la nature, tout contre !

PAR PHILIPPE TRÉTIACK

A l'âge de 15 ans, Pascal Cribier roulait en Ferrari et, à 19, en Porsche. Des fleurs, il ne connaissait que celles des couronnes qu'on lui passait autour du cou quand il remportait une course de karting. La fumée des pots d'échappement, le rugissement des moteurs, le claquement des cylindres, il en souffait matin, midi et soir. Grâce à ses yeux bleus, il gagnait encore sa vie comme mannequin. Il a vanté les charmes du Coca-Cola et de la purée Mous-seline. C'est sur ce terreau qu'a poussé le jardinier qu'il est devenu. Aujourd'hui, il travaille dans un bureau avec vue stratosphérique sur le jardin du Luxembourg. A gauche, le Panthéon, à droite, l'école de Médecine. « Autrefois, dit-il, on distinguait la tour Eiffel, mais les arbres ont poussé. » Lui, sait dans combien de temps tel conifère lui masquera le grand bassin ; du mouvement des végétaux rien ne lui échappe. Sa dernière exposition "Les Racines ont des feuilles" (Espace Electra EDF) a stupéfié. **Plus qu'un jardinier, Cribier est apparu comme un poète. Un artiste ? Certes non. Il a horreur de cela.** « Un jardin ne sera jamais une œuvre d'art, martèle-t-il, car il n'a aucune valeur marchande. Il n'est jamais coté. Pire, pour qui veut vendre une maison, un beau jardin est un handicap, ►



Haut perché
Le premier bois que toucha Pascal Cribier fut celui du volant d'une Ferrari. Depuis, il touche du bois tous les jours et cela lui porte chance.

PORTRAIT PASCAL CRIBIER



A l'automne, dans son domaine normand, Cribier expérimente. Le rythme des saisons préside à ses travaux de jardinage. En automne, il harmonise, il taille les arbres à pousse rapide pour permettre aux plus lents de croître.

car l'entretien d'un domaine est une ruine. Aimer un jardin, c'est jeter de l'argent par les fenêtres, et pour rien. En plus, il doit être beau tout le temps.» Cette exposition aurait dû être accompagnée d'un livre. Celui-ci vient de sortir avec un an de retard. C'est une somme, un monument. Tout y est de ses trente années de jardinage. Comme Vladimir Nabokov savait tout des papillons, Cribier, qui ne lit jamais, sait tout des plantes, des fleurs, des arbres et des saisons.

Un admirateur l'a surnommé « Doctor Tree », on pourrait le baptiser encore « Docteur No » car, comme il arrache les mauvaises herbes, il flingue à tout-va. Paradoxal, Cribier avoue une animosité certaine envers la nature. « Qu'on ne compte pas sur moi pour passer quinze jours dans la forêt tropicale à sentir des mygales glisser dans votre cou. Je ne monterai jamais dans cette invention géniale qu'est le Radeau des cimes pour étudier la canopée, cernée d'insectes fluo et électriques !

Je déteste cette nature-là, j'aime la culture.» Plus qu'un paysagiste, Cribier est un paysan des villes. Un urbain des campagnes. Plus il y a d'engins, plus il y a de bruit, plus il y a de chantiers, plus il se déclare heureux. Il n'est pas architecte pour rien. Elève en rupture d'études, il ne fut admis en architecture que par la magie de son dossier bourré de dessins de voitures ! Ensuite, délaissant carrosseries et bâtiments, il est tombé dans le jardin, par hasard. « En 1982, j'ai été embauché pour un stage chez d'Avdeew. Là, j'ai travaillé pour des tas de gens chics. Avec mes deux camionnettes Toyota, je roulais comme un dingue ; on rigolait sur les chantiers ; j'en ai réalisé des dizaines. » Enfant des Trente Glorieuses, comme il se définit, il aime qu'il y ait des forces en jeu et des enjeux dans les rapports de force. « A Lille, pour respecter les nouvelles données HQE (haute qualité environnementale), les édiles voulaient planter un minimum. En été, on y aurait, au mieux, trouvé trois espèces d'abeilles. ►

© éditions Xavier Barral



En fin d'hiver, la ramure des arbres, encore dépourvue de bourgeons, laisse filtrer une lumière diaphane. Les rhododendrons taillés ménagent un large passage. Les magnolias assouplissent la lisière des versants du vallon.



Au printemps, les feuilles pointent sur les arbres partout le floraison s'active. Il existe plus d'un millier d'espèces de rhododendrons. Ici, on a planté en sus des cultivars nés de la main de l'homme.

Je leur ai dit : « Pour sûr, les Beurs qui n'ont touché aucun des fruits de la croissance, qui ne partent jamais en vacances, vont apprécier de gambader dans une prairie de trèfles ! Je me suis battu et j'ai eu gain de cause. J'ai planté des hybrides et des cultivars. » Le mot est lâché. « **La modernité des jardins, c'est le cultivar. Il n'y a rien de plus beau. Les grands parcs du XIX^e siècle sont nés de la découverte de nouvelles espèces effectuée au cours des siècles précédents.** Sur tous les bateaux, dans toutes les expéditions, on trouvait un botaniste. Aujourd'hui, il n'y a plus grand-chose à découvrir. Rapporter le magnolia ? C'est fait ! Alors on invente des espèces. Les pépiniéristes travaillent sur la forme des feuilles, la couleur des fleurs. »

A Varengueville, dans son domaine, il expérimente des pousses, les suit au fil du temps. Ses efforts sont compilés dans son ouvrage magnifique. Il y expose tous ses travaux au fil des sai-

sons. De grands panoramiques saisis à hauteur d'œil et balayés par l'automne et ses rousseurs, janvier et ses glaces, août et sa lumière. Partout, dans la nonchalance de la nature à l'œuvre, on perçoit sa culture en actes. « **La nature s'adapte sans cesse pour survivre et le jardin doit être un lieu de décisions rapides : élaguer, couper, trancher, planter.** J'aime cela, agir, intervenir. Je déteste les déserts, je déteste le rapport direct à la nature, là où l'homme n'est rien face à l'immensité ! Je hais les peintures de Caspar David Friedrich. » Il en a pourtant la grandeur. Lisez son livre, vous en admirerez son omniprésente beauté. D'un ranch américain aux balcons d'appartements privés en passant par le jardin des Tuileries, l'île de Bora Bora, Pascal Cribier réussit tout. Comme autrefois en kart, il ne se plante jamais ■

● "Pascal Cribier, itinéraire d'un jardinier", éd. Xavier **Barral**

© éditions Xavier Barral



En été, les masses s'épaississent, les verts se font plus intenses. Elagüés, les arbres attirent le regard vers la mer. Tous les végétaux sont taillés. Cela ne se voit pas. Mystère, charme, volupté.